

New Europe College Yearbook 2002-2003



MADEEA (SÂSÂNĂ) AXINCIUC
CAMELIA BECIU
MIANDA CIOBA
ALEXANDRA CIOCÂRLIE
IRINA CULIC
CRISTIAN GAȘPAR
VICTOR RIZESCU
ȘTEFAN VIANU
LIVIU VOINEA

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright © 2005 – New Europe College

ISSN 1584-0298

NEW EUROPE COLLEGE

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

Tel. (+40-21) 327.00.35, Fax (+40-21) 327.07.74

E-mail: nec@nec.ro



ALEXANDRA CIOCÂRLIE

Née en 1968, à Timișoara

Doctorat en philologie à l'Université de Bucarest, 2000

Thèse: *Indignatio et ironie chez Juvénal*

Chercheur, Institut d'Histoire et de Théorie Littéraire « G. Călinescu », Bucarest

Chargé de cours associé, Institut de Théologie Catholique de Bucarest et
Université de Bucarest (littérature latine, littérature comparée)

Études Approfondies à l'Université « Michel de Montaigne », Bordeaux III, 1994

Livre

Juvénal, Academia Română, Fundația Națională pentru Știință și Artă, Institutul de Istorie și Teorie Literară « G. Călinescu », Bucarest 2002 (Prix de l'Union des Écrivains de Roumanie, Prix de la revue « România literară »)

Articles et études sur la littérature latine, la littérature grecque et la littérature comparée parus en Roumanie et en France

LE MOI AUTOBIOGRAPHIQUE CHEZ LES AUTEURS LATINS DE LA FIN DE L'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE

Afin de raviver les études classiques et d'éviter que la littérature latine soit reléguée dans un passé définitivement révolu, il est bon de choisir des thèmes de recherche qui intéressent par eux-mêmes de nos jours. C'est, de toute évidence, le cas de l'autobiographie. Inutile d'insister sur l'importance qu'on accorde actuellement à ce genre qui, naguère, ne pouvait prétendre qu'à se faire accepter comme para-littéraire.

Comment expliquer ce phénomène? Pour ce qui est de l'époque moderne, il y a deux explications possibles à notre avis. La première est de nature intrinsèquement esthétique. Longtemps, la littérature - l'art en général - a été ancillaire. Elle s'est mise successivement au service de la religion, de la vérité humaine, de la réalité. Vers le milieu du XIX^e siècle, on a assisté à un mouvement de révolte: la littérature a réclamé son autonomie. Elle a eu tendance à devenir auto-référentielle. Cela veut dire que le texte a commencé à se refléter lui-même et, d'autre part, que le moi de l'écrivain est devenu souvent sujet du texte. C'est vrai que cette dernière tendance s'était déjà manifestée chez les romantiques, mais à partir de la deuxième moitié du siècle elle s'est intensifiée. Cela était en rapport direct avec une obsession qui a hanté toute la littérature moderne, à savoir l'obsession du Mal. On le sait, le XX^e siècle a été affreux. Des aspects qui ont franchi la limite du supportable - les deux guerres mondiales, l'Holocauste, le Goulag - l'ont caractérisé. On pourrait rétorquer que les siècles antérieurs n'avaient pas été idylliques non plus et que les artistes n'en sont pas restés indifférents. Ce qui fut spécifique à l'époque moderne est qu'il y en a eu des repères qui ont rendu encore plus effroyable que par le passé le déploiement historique du Mal. Ces repères ont été le principe, largement accepté, des droits de l'homme et, deuxièmement, la démocratie. À la lumière de ces conquêtes de la pensée

et, partiellement, de la pratique sociale, ainsi que des mentalités qu'elles ont engendrées, les aberrations de l'Histoire que nous venons d'énumérer paraissent encore plus graves et plus inacceptables. L'une des réactions à leur absurdité meurtrière a été celle de témoigner. Bon nombre des rescapés de ces fléaux ont senti le besoin de communiquer leur expérience, parfois terrifiante, ce qui a donné une énergie nouvelle au filon autobiographique.

À part cela, l'homme moderne a assumé avec beaucoup de curiosité, voire même de volupté angoissée, le Mal intérieur. Si le « gouffre » faisait encore horreur à Baudelaire, par la suite un Rimbaud ou un Nietzsche l'ont fouillé et exprimé avec une sorte d'enthousiasme. Bientôt, la psychanalyse a offert une base théorique à cette recherche. De toute façon, la mise en scène du Mal, vu de l'intérieur, a constitué l'une des dimensions principales de la prose moderne. Pour renforcer l'impact de cette littérature, il a été profitable aux romanciers de céder la parole au personnage principal, devenu narrateur. Ce procédé crée un effet d'authenticité. Or, de cette première personne fictive jusqu'à la personne même de l'auteur il n'y a eu qu'un pas à faire. D'où l'efflorescence du genre autobiographique chez les modernes.

On pourrait dire que déjà Rousseau, dans ses *Confessions*, avait révélé les côtés négatifs de sa nature. Il l'a fait, effectivement, mais pour finalement se disculper, ce que les modernes n'ont pas senti le besoin de faire. Les successeurs romantiques de Rousseau qui, eux aussi, ont abordé souvent l'autobiographie, ont été encore plus désireux de se présenter sous un jour favorable. Il y a eu quand même des exceptions qui ont préfiguré l'avenir, par exemple Stendhal qui, dans son *Journal*, n'a pas hésité à noter et à analyser des faits et des gestes plus ou moins « inavouables ». Cependant, à l'époque romantique, l'autobiographie n'a pas encore acquis un statut littéraire à part entière; en échange, elle est devenue une pratique ininterrompue. Avant cette époque, avant Rousseau plus exactement, il n'y a eu que de manière sporadique des auteurs qui ont eu la vocation d'enregistrer les faits de leur vie quotidienne, dans des journaux intimes, de raconter les événements significatifs de leur vie dans des livres de mémoires ou bien même de caractériser la nature et le devenir de leur moi profond dans des confessions. La première de ces formules a été adoptée d'habitude par des individus communs, comme Pepys, la deuxième par des hommes qui ont eu une certaine influence sur la vie publique de leur époque, comme le cardinal de Retz ou le duc de Saint-Simon, et la dernière par des hommes qui ont voulu approfondir

et partager avec leurs contemporains les fruits de leur vie spirituelle. Le modèle absolu d'écriture autobiographique intériorisée est fourni par Saint Augustin.

Ainsi, nous avons reculé jusqu'à l'Antiquité, vers la fin de laquelle il y a eu des chrétiens qui, à l'instar de Saint Augustin, ont écrit des œuvres autobiographiques. Ce ne sont pas ces dernières qui feront l'objet de notre travail. Comme nous l'expliquerons plus en détail un peu plus tard, ce que nous tâcherons de saisir est l'apparition des premiers éléments d'autobiographie dans des écrits appartenant à d'autres genres littéraires et datant de la fin de la République romaine. En procédant ainsi, nous transgresserons la coutume de la recherche en ce domaine.

Les critiques qui étudient les aspects de l'autobiographie ou les problèmes qu'elle pose, se rapportent le plus souvent à des œuvres modernes. Pour ce qui est de la littérature antique, ils ne prennent en considération que, éventuellement, les *Confessions* de Saint Augustin, comme modèle originaire du genre. Cette situation est explicable. Pour nous en tenir à la théorie de l'un des plus importants spécialistes du domaine, nous rappelons la définition de l'autobiographie proposée par Philippe Lejeune: « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité »¹. La définition s'appuie sur trois thèses principales. La première postule le caractère moderne de l'autobiographie, phénomène de civilisation développé à partir du XVIII^e siècle, plus précisément avec les *Confessions* de Rousseau. Deuxièmement, il ne s'agit pas, après Rousseau, d'œuvres isolées, mais de la structuration d'un genre littéraire ayant des principes de fonctionnement précis. Enfin - et cette fois-ci nous saisissons l'influence des idées de Jauss, plutôt que celle des formalistes russes, comme dans le cas de la deuxième thèse -, le genre en question n'a pas à sa base une norme abstraite, mais suppose un contrat de lecture entre le lecteur et l'auteur, contrat qui se modifie avec chaque œuvre. Ce pacte autobiographique détermine la forme (narration en prose), le thème (la vie individuelle, l'histoire de la personnalité), de même que la situation spécifique de l'auteur (identité entre auteur, narrateur et protagoniste). Lejeune rejette ce qu'il appelle « l'illusion éternitaire », c'est-à-dire la conviction de ceux qui soutiennent que l'autobiographie aurait existé à des degrés différents et sous des formes différentes dès l'Antiquité et qu'on pourrait retracer l'évolution de ce genre littéraire. Le théoricien français est certain que ses adversaires commettent un anachronisme

s'imaginant que des traits pertinents dans le système actuel des genres - tels que, par exemple, le discours à la première personne associé à une forme d'engagement personnel - seraient valables depuis toujours. À l'en croire, ils ne tiennent pas compte du fait que quelques-uns des critères définitoires de l'autobiographie moderne - entre autres, la notion d'écrivain qui s'adonne exclusivement à la littérature et l'utilisation littéraire de la première personne - ne se retrouvent pas à l'époque antique ou au Moyen Âge. À la lumière de la définition de Lejeune, il est effectivement difficile de soutenir l'existence d'œuvres antiques satisfaisant simultanément toutes les exigences requises.

Au cours d'une polémique entre Philippe Lejeune et Georges Gusdorf², adepte de la continuité historique de l'autobiographie, les deux théoriciens invoquent le nom de Georg Misch, l'un pour donner un exemple de victime de l'illusion éternitaire, l'autre pour conférer à sa propre thèse plus d'autorité. Le savant allemand est l'auteur d'une monumentale *Geschichte der Autobiographie* qui est censée comprendre la totalité des textes autobiographiques depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne. De cet ouvrage, seuls les premiers volumes, qui se réfèrent à l'Antiquité (le tome I publié en 1907) et au Moyen Âge jusqu'au XIII^e siècle (les tomes II et III publiés en 1955 et en 1959-1960) sont parus du vivant de l'auteur³. Misch a repris ainsi le projet qu'avaient fait en 1790 Goethe et Herder de réaliser le corpus des textes autobiographiques de toutes les époques et de tous les pays pour mettre en évidence l'éclosion progressive de la conscience humaine. Dans la préface du premier volume⁴, Misch énonce ses idées générales. D'une part, il rejette la recherche de type nominaliste, qui étudie les autobiographies en les isolant les unes des autres; d'autre part, il se refuse à la méthode naturaliste - celle de Taine - d'explication des œuvres littéraires. En ce qui le concerne, Misch se propose d'analyser dans leur corrélation interne les écrits autobiographiques en tant qu'expressions directes de la réflexion sur la vie. En suivant la trace de Dilthey, le chercheur allemand veut étudier le processus évolutif d'auto-réflexion dans l'histoire de l'Esprit afin d'approfondir la connaissance du développement progressif de l'individualité humaine. Au-delà du phénomène strictement littéraire, il s'intéresse à l'ensemble des conditions favorables à la constitution de la conscience de soi chez l'individu. Tout en étant convaincu que le phénomène autobiographique a existé depuis très longtemps parce que le désir de parler de soi-même appartient à la nature humaine, il ne soutient pas que les différentes manières d'écrire sur sa propre vie seraient

équivalentes; au contraire il veut saisir le spécifique de l'écriture autobiographique à chaque époque culturelle.

Comme point de départ de sa recherche consacrée à la période antique, Misch prend les vieilles inscriptions babyloniennes et égyptiennes, documents des civilisations orientales qui, selon lui, ont mis leur empreinte sur le développement ultérieur de l'autobiographie. Il relève ensuite l'apparition des œuvres autobiographiques en Grèce, à l'époque classique, étudiant surtout le discours d'Isocrate *Sur l'échange* et la VII^e lettre de Platon. Il fait ressortir l'influence de la doctrine platonicienne de l'Âme sur ces écrits. Comme on pouvait s'y attendre, la plus grande partie de son ouvrage dédié à l'autobiographie antique est réservée à la période hellénistique et à celle gréco-romaine. L'étude est à la fois chronologique et typologique. Misch organise son exposé selon les différents types d'autobiographie: mémoires politiques rédigés par des représentants des familles aristocratiques de la République romaine et plus tard par les empereurs; écrits qui passent en revue la carrière d'auteur d'un Ovide, d'un Nicolas de Damas ou d'un Galien; examens de soi-même dans une perspective philosophique chez Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle ou dans une perspective religieuse chez Aelius Aristide ou chez les mystiques de l'époque hellénistique. Pour terminer, il accorde une attention particulière à l'épanouissement de l'autobiographie au IV^e siècle: il s'agit, dans l'espace païen, de l'œuvre monumentale dans laquelle le rhéteur Libanios interprète la trajectoire de sa vie, ainsi que, dans l'espace chrétien, des nombreuses histoires de conversions qui culminent avec les poèmes autobiographiques de Grégoire de Nazianze et les *Confessions* d'Augustin. Chaque fois, Misch insiste sur la démarche générale de la pensée antique pour mettre en évidence, par exemple, la manière dont la conception aristotélicienne de l'homme a influencé la forme de la biographie antique ou bien comment la pratique de la confession chrétienne a favorisé la prolifération des autoscopies littéraires.

Tout au long de sa tentative d'étudier l'histoire de la conscience de soi, Misch accumule un matériel énorme qui englobe la presque totalité des textes en vers et en prose dans lesquels l'auteur parle de lui-même à la première personne, indifféremment de la nature ou de la finalité de ces textes. La principale objection faite à cet ouvrage se réfère à l'imprécision de la définition de l'autobiographie. Même quand ils n'ont pas considéré que l'effort d'étudier l'évolution de la conscience humaine, depuis les biographies de pharaons jusqu'à Rousseau, est basé sur une idéologie dépourvue de pertinence historique⁵, les critiques semblent

partager l'opinion de Lejeune selon laquelle la définition de l'autobiographie comme simple fait de raconter sa vie, en tant que manifestation d'une vocation fondamentale de l'homme depuis toujours, est trop vague. Par exemple, Momigliano⁶ trouve que Misch jette une lumière sur le sentiment de soi chez les hommes de l'Antiquité sans pour autant expliquer le phénomène autobiographique et réaliser une véritable histoire de l'autobiographie. D'autre part, Stok⁷ attire l'attention sur le fait que le chercheur allemand a été préoccupé par l'aspect philosophique plutôt que par celui littéraire des choses. C'est pourquoi il s'est moins proposé de retracer l'histoire de l'autobiographie que d'étudier, basé sur des textes autobiographiques, l'évolution de la personne humaine, tout en faisant ressortir la pluralité des manières de parler de soi-même dans le monde antique. La plupart des commentateurs reconnaissent le mérite fondamental de Misch d'avoir reconstitué toute la tradition antérieure aux *Confessions* de Saint Augustin, dont l'œuvre n'apparaît plus isolée dans son unicité exceptionnelle, mais comme le couronnement logique de l'approfondissement progressif de la conscience de soi dans un monde éloigné de celui moderne.

Longtemps après la parution de l'ouvrage de Misch, l'autobiographie antique n'a plus été traitée que sporadiquement et ponctuellement, dans quelques anthologies de textes sommairement commentées, comme par exemple le premier d'une série de quinze volumes parus à New York à partir de 1918 dans la collection *University Library of Autobiography*⁸. On y trouve, après quelques inscriptions égyptiennes et assyro-babyloniennes, des extraits des œuvres de Platon, Xénophon, César, Auguste, Flavius Josèphe, Marc Aurèle et Augustin. Dans des ouvrages encyclopédiques apparaissent de nouvelles classifications des types d'écrits à caractère autobiographique de l'Antiquité: par exemple, Sizoo⁹ prend en considération les inscriptions et épigrammes funéraires, les inscriptions honorifiques, les plaidoyers, les mémoires, les récits de conversion, les descriptions de crises intérieures et les histoires d'une âme. Ajoutons aussi les remarques faites dans des ouvrages qui traitent de sujets plus amples, par exemple celui de Bakhtine qui, dans la section réservée au chronotope de son livre *Problèmes de littérature et d'esthétique*, s'occupe, entre autres, de la biographie et de l'autobiographie antiques¹⁰. Le savant russe constate l'existence de deux types paradigmatiques d'autobiographie dans la Grèce classique, privilégiant l'aspect civique de l'individu et ayant comme chronotope l'agora: le type platonicien, qui consiste en une description de la

trajectoire de l'existence de l'individu à la recherche de la vraie connaissance, et le type rhétorique-apologétique représenté par Isocrate. Bakhtine observe aussi le commencement de la transition vers l'autobiographie de type privé à Rome, de même que l'apparition du chronotope de la chambre individuelle dans les œuvres de Sénèque ou de Marc Aurèle inscrites dans l'orientation nouvelle qui culminera avec les *Confessions* de Saint Augustin.

Dans les dernières années du XX^e siècle, l'intérêt pour l'étude de l'autobiographie antique semble avoir pris un nouvel élan. Dans des articles séparés ou des chapitres spéciaux de certains travaux d'ensemble ou bien dans des interventions au cours des débats sur l'autobiographie est posée la question des prémisses antiques du genre, au-delà de l'œuvre fondamentale de Saint Augustin¹¹. Durant les années 90, plusieurs colloques ont été consacrés uniquement aux aspects de l'autobiographie antique. Ayant chaque fois comme point de départ l'œuvre de référence de Misch, certains de ces colloques traitent des aspects négligés ou à peine effleurés par le savant allemand, tels que le rapport entre le côté biographique et la convention littéraire dans les œuvres poétiques classiques (*La componente autobiografica nella poesia greca e latina fra realtà e artificio letterario*¹²) ou le rapport entre la biographie et l'autobiographie antiques (*Biografia e autobiografia degli antichi e dei moderni*¹³).

Il va de soi que les participants à ces colloques ne restent pas sur les vieilles positions de Misch, mais les enrichissent avec des points de vue nouveaux. Par exemple, dans *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint Augustin*¹⁴, Marie-Françoise Baslez met en question un matériel épigraphique encore inexploré au début du siècle¹⁵, Suzanne Saïd conteste le caractère autobiographique - soutenu par Misch - des dialogues de Lucien, insistant sur le caractère fictif et livresque de l'image de soi que s'est composé l'écrivain originaire de Samosate¹⁶, tandis que Monique Alexandre découvre un fond autobiographique riche - que Misch avait négligé - dans l'œuvre de Julien l'Apostate¹⁷. Dans le même volume, on remarque la tentative de Simone Follet¹⁸ de systématiser brièvement les éléments qui ont fait obstacle à l'autobiographie durant l'Antiquité: la prééminence de la vie publique sur celle privée dans une société holistique qui n'accordait à l'individu que le rôle de membre d'un groupe social; la réticence face aux phénomènes particuliers de ceux pour lesquels seul l'universel devait être pris en compte; le refus de l'*hybris* que supposait l'exaltation de soi-même. Simone Follet passe aussi en

revue les facteurs qui ont favorisé l'autobiographie: le goût de la commémoration; le goût de l'exemplaire; les situations existentielles exceptionnelles - l'exil, les procès en diffamation, les guérisons miraculeuses, la passion, la conversion religieuse - qui conduisent, souvent, une fois la crise traversée, à l'auto-révélation. Naturellement, de par leur nature même, les interventions à des congrès et à des colloques ne peuvent être que ponctuelles et, bien qu'elles permettent de nuancer l'image que nous nous faisons de l'autobiographie antique, ne favorisent pas la reconsidération, dans une nouvelle perspective, de l'ensemble de la problématique que soulevait l'histoire déjà ancienne de Misch. Néanmoins, ces efforts, plus ou moins récents, de dresser l'inventaire des facteurs défavorables ou favorables à l'apparition de ce genre littéraire, rendent possible l'observation des traits qui distinguent les tentatives autobiographiques antiques des autobiographies modernes. Les hommes de l'antiquité préfèrent la narration des faits marquants de leur existence à l'introspection; ils insistent sur la conformité de leur vie avec un modèle comportemental quelconque et non sur sa spécificité; ils veulent prouver la constance de leur identité et ne sont pas intéressés par l'évolution de leur personnalité; ils sont plus préoccupés de se justifier et de se glorifier que de se découvrir à travers la remémoration de leur parcours existentiel. Mais même si l'on accepte finalement l'opinion de Momigliano¹⁹ selon laquelle la seule œuvre de l'Antiquité qui associe les informations autobiographiques à la révélation de l'être de son auteur est celle de Saint Augustin, la contribution des écrivains classiques à la préfiguration d'un type d'écriture qui connaîtra un si grand développement dans le monde moderne n'est nullement négligeable et vaut la peine d'être réexaminée.

En ce qui nous concerne, compte tenu du fait que notre article ne doit pas être trop ample, nous adopterons une perspective volontairement limitée, mais qui nous permettra, espérons-le, d'apporter à notre tour une contribution originale à l'étude de l'autobiographie antique. Cela par la mise en évidence d'un aspect dont les spécialistes du domaine ne se sont pas encore occupé. Quant à nous, nous nous occuperons d'une diversité d'œuvres datant d'une période précise de la culture latine et contenant des éléments autobiographiques qu'on n'a pas encore envisagés dans une perspective d'ensemble: leur réunion et leur interprétation pourraient constituer notre contribution à l'étude de la littérature autobiographique. Il s'agit de la fin de la République romaine, époque à laquelle des auteurs appartenant à des catégories sociales différentes,

ayant des intentionnalités diverses et se manifestant dans plusieurs genres littéraires, considèrent qu'écrire sur eux-mêmes, sur les événements de leur vie, peut être édificateur et peut intéresser un public plus ou moins large. Le fait est inhabituel dans la littérature latine qui a misé longtemps, de manière presque exclusive, sur les valeurs collectives. Le moment n'est pas quelconque: le déclin de la République et l'imminence de l'instauration de la dictature déterminent une crise profonde du mode traditionnel d'existence des citoyens romains. Dans un régime autocratique, leur participation à la vie publique sera considérablement diminuée, ce qui rend explicable leur repli dans un espace de vie privée. C'est ce qui était arrivé aux Grecs dans la période alexandrine quand les individus chassés de l'espace civique de la démocratie s'étaient déjà repliés sur eux-mêmes. La différence entre les comédies d'Aristophane, dont les sujets visaient explicitement l'actualité politique, et celles, intimistes, de Ménandre exemplifie ce déplacement vers la vie privée. Selon Rosa Rita Marchesi²⁰, à Rome, entre l'époque des Scipions et la constitution du Principat a lieu une crise du modèle politique et culturel républicain qui détermine un tournant vers les valeurs individuelles de la réflexion sur le comportement moral des hommes. C'est peut-être sous l'influence de certaines idées philosophiques - comme celles de Panétius de Rhodes qui soutenait l'existence dans chaque homme d'une nature universelle et d'une nature individuelle - que le modèle éthique individualiste commence à s'affirmer. Ce serait l'alternative au très ancien code holistique (*mos maiorum*) qui admettait le service public comme unique possibilité d'accomplissement de l'existence personnelle.

L'approfondissement des problèmes liés à l'éclosion de l'individualisme à Rome dépasserait les limites que nous nous sommes imposées dans cet article. En revanche, il nous paraît intéressant de signaler la présence assez massive des éléments autobiographiques chez les auteurs latins de la fin de l'époque républicaine, possible confirmation de la tendance mentionnée par Marchesi de mise en évidence des valeurs individuelles aux côtés des valeurs collectives dans la culture et la civilisation latine.

Prenant comme point de départ le sommet de la hiérarchie sociale, nous constatons que César, l'homme politique le plus important de l'époque, parle tout le temps de lui-même dans ses œuvres. Les mémoires des personnages politiques de premier rang de l'aristocratie, celles des membres du Sénat, constituaient déjà une tradition à Rome: il s'agissait d'autoreprésentations publiques, qui mettaient en évidence surtout la fidélité envers les traditions des ancêtres²¹. Dans certains cas, on a affaire

à des écrits apologétiques qui permettaient à un Aemilius Scaurus ou à un Rutilius Rufus de présenter leur propre version concernant les événements controversés de leur vie, pour se défendre contre des accusations d'abus de pouvoir ou de spoliation dans les provinces dont ils avaient été responsables. D'autres fois, en remémorant sa carrière l'auteur insiste sur ses qualités charismatiques de héros. Par exemple, Sylla fait ressortir son rôle providentiel dans l'histoire de Rome, se présentant comme quelqu'un qui aurait été investi d'une mission divine.

Dans ses *Commentaires*, César est un personnage omniprésent et de premier plan, mais il parle de lui-même comme d'un autre. Il donne l'impression qu'il offre un simple compte-rendu militaire, une relation objective des événements qu'il avait influencés de manière décisive. Négligeant les ornements stylistiques, les détails suggestifs et la composition, l'auteur semble s'en tenir aux faits. En réalité - telle est, du moins, l'opinion de Cicéron²² - ce qui paraît n'être qu'une matière première est assez élaboré pour décourager toute tentative d'autres historiens de présenter les mêmes faits à leur façon. À première vue, César ne réalise qu'un compte rendu minutieux, sans aucune appréciation ou interprétation qui seraient de nature à influencer le jugement de ses lecteurs. En fait, ce rapport constitue un instrument subtil de propagande. En présentant les événements comme vus de l'extérieur, d'une manière neutre et même sèche, César suggère qu'ils aient été déterminés par des nécessités historiques, et non par sa volonté de général ayant des ambitions autocratiques. L'écrivain protagoniste se refuse à l'introspection et ne laisse pas s'entrevoir le reflet des faits relatés dans sa conscience. Le commandant militaire présent sans répit au milieu des événements ne donne pas accès à son intimité, ce qui empêche le personnage d'avoir une consistance humaine intégrale. César se contente d'agir et ne révèle pas ses sentiments et ses opinions, pas même lorsqu'il évoque les moments cruciaux de ses combats. Il ne manifeste pas d'émotion et n'avoue pas ses espérances d'avenir après avoir remporté la victoire décisive sur les Gaulles lors de la capitulation d'Alésia et de la reddition de Vercingétorix²³. Il ne mentionne même pas la traversée du Rubicon, action qui a fait se déclencher la guerre civile par un geste de défi au Sénat et à la République, geste précédé d'hésitations que nous ne connaîtrions pas si nous ne disposions de l'œuvre de Plutarque²⁴.

César intensifie l'effet d'objectivité en neutralisant la narration par l'emploi presque exclusif de la troisième personne. Tout au plus il dit « nos soldats », première personne ambiguë d'ailleurs, puisqu'elle peut

apparaître aussi chez un historien objectif qui ne marquerait ainsi que son appartenance au même peuple que celui des soldats en question. Quant au recours à la III^e personne dans un écrit qui raconte des événements vécus par l'historien, il ne constitue pas une innovation de César. On le retrouve chez des historiens grecs qui le précèdent, surtout chez Xénophon. À partir du troisième livre de son *Anabase*, celui-ci présente à la III^e personne la retraite des mercenaires grecs de l'empire des Perses, action qu'il avait dirigée lui-même en qualité de stratège. À la différence de César, l'historien grec insiste sur les états d'âme, les projets et même les rêves du personnage Xénophon dont il explique à chaque pas les intentions et les décisions²⁵. Par conséquent, on pourrait croire qu'il s'agit d'un engagement personnel plus profond dans le cas de Xénophon que dans celui de l'écrivain latin. Cependant, pour des raisons qu'on ignore en partie, Xénophon n'assume pas son œuvre, mais l'attribue, dans un autre écrit, à un auteur inconnu, Thémistogène de Syracuse²⁶. L'interprétation la plus fréquente de ce renoncement inhabituel à la paternité d'une œuvre aboutit à la conclusion que l'auteur a voulu lui donner ainsi plus de crédibilité²⁷. Momigliano pense que nous avons affaire à une autobiographie déguisée afin de camoufler son caractère auto-apologétique²⁸. Moins étendues, mais non inexistantes, sont les auto-références dans l'œuvre de Thucydide. Quand il mentionne le rôle malheureux qu'il avait joué en qualité de stratège incapable d'arriver à temps pour empêcher la reddition d'Amphipolis aux mains du Spartiate Brasidas, l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* relate les événements avec précision, mais ne les commente pas comme quelqu'un qui en avait été impliqué (IV. 104). Il s'exprime toujours à la III^e personne et utilise son propre nom comme si c'était celui de n'importe quel autre personnage. Quant à Polybe, il écrit en qualité de témoin, mais aussi de participant aux événements des années 196-146. Il fait usage de la III^e personne dans la plupart des passages autobiographiques qui enregistrent, par exemple, sa participation, aux côtés de son père, à l'ambassade envoyée pour renouveler l'alliance des Achéens avec Ptolémée (XXV. 7) ou sa contribution à l'évasion de Demetrios, qui avait été durant treize ans otage à Rome (XXXI, 19-21). Toutefois, il arrive à Polybe de recourir à la première personne dans de telles situations. Il fournit une justification morale et une justification esthétique à cette inconséquence: il dit que le discours élogieux sur soi-même est difficilement acceptable et aussi que le lecteur peut se lasser de la répétition de certaines expressions qui

marquent la perspective de l'auteur impliqué dans les événements relatés²⁹.

Comme on le constate, les historiens grecs préfèrent le plus souvent parler d'eux-mêmes à la III^e personne quand ils se réfèrent à des événements auxquels ils ont participé directement. Par conséquent, faisant appel à ce procédé, César s'inscrit dans une tradition constituée depuis longtemps. Ce qui le distingue des autres utilisateurs de ce procédé est la raison propagandiste qui se trouve à la base de cette présentation en apparence neutre de faits qu'en réalité il avait déterminés en une large mesure. Se donnant l'air d'être parfaitement objectif, il veut orienter la lecture dans un sens qui lui est favorable. L'effet paradoxal de cette attitude textuelle est l'occultation, voulue par l'auteur, de l'élément autobiographique qui, en réalité, est présent tout au long de l'œuvre.

Salluste, l'autre historien important du moment, se trouve dans une situation qui diffère de celle de César. À première vue, les ouvrages des deux auteurs sont similaires dans leur complémentarité: l'un d'entre eux porte sur une guerre menée par l'armée romaine sur un territoire étranger contre des indigènes primitifs et mystérieux, l'autre sur les méandres de la vie politique intérieure dans un moment de crise soldée par une guerre civile. En revanche, la perspective sur les événements est différente. César est impliqué effectivement dans la guerre, mais non dans le discours qui la relate. De son côté, Salluste n'a pas été directement engagé dans l'action politique, mais son parti pris se fait sentir en permanence: il commente les péripéties évoquées adoptant l'attitude d'un adversaire de l'aristocratie. Dans les préfaces de ses monographies, Salluste retrace brièvement son trajet biographique, afin d'expliquer son option pour l'historiographie. L'ancien sénateur et gouverneur de l'Afrique, partisan de César obligé de se retirer de la vie politique après l'assassinat du dictateur, veut donner un support moral à son abandon de la vie publique en faveur d'une vie studieuse. Sans aucune référence à des faits concrets, se déclarant dégoûté en général de la décadence des mœurs de son époque, il condamne la vie politique en tant que telle, y compris son propre engagement antérieur, qu'il explique par le désir de gloire propre à la jeunesse. Pour retrouver sa sérénité, il ne s'adonne pas comme Caton aux travaux de la terre ou à la chasse, activités qu'il condamne comme perte de temps pour un homme cultivé. Revenant à ses anciennes aspirations studieuses, dont l'ambition politique l'avait détourné, Salluste veut servir sa patrie non plus par l'action, mais par l'écriture. Il se lance

dans son entreprise d'historien libre de tout espoir, de toute appréhension et, à l'en croire, de toute attitude partisane:

Pour moi, tout jeune encore, mon goût me porta comme tant d'autres, vers la politique, et j'y trouvai bien des déboires. Au lieu de l'honneur, du désintéressement, du mérite, c'était l'audace, la corruption, la cupidité qui régnaient. [...] Aussi lorsque après bien des misères et des périls mon esprit eut retrouvé le calme, et que je fus résolu à passer le reste de ma vie loin de la politique, je ne songeai pas à gaspiller dans la paresse et l'inaction de précieux loisirs, ni non plus à consacrer mon activité à cultiver la terre ou à chasser, besognes bonnes pour des esclaves; mais revenant au dessein et à l'inclination dont m'avait tenu éloigné une ambition mauvaise, je résolus d'écrire l'histoire du peuple romain, en détachant les faits qui me semblaient dignes de mémoire; j'y étais d'autant plus poussé que j'étais dégagé d'espoir, de crainte, d'esprit de parti. (*La conjuration de Catilina*, III-IV³⁰)

Au-delà de ses préfaces, dans le texte même de ses œuvres d'historien, Salluste ne se réfère plus à son activité politique et ne laisse pas deviner qu'il aurait assisté, même de loin, aux événements évoqués dans son travail sur la conjuration de Catilina. Comme le remarque Luciano Canfora³¹, bien que Salluste ait une riche expérience politique directe, il préfère se présenter comme un savant retiré dans sa bibliothèque et détaché de la vie publique. Puisqu'il n'insiste pas à mettre en valeur explicitement le fait d'avoir vécu personnellement les événements historiques dont il s'occupe, les esquisses autobiographiques qui précèdent ses deux œuvres sont d'autant plus importantes. Ces passages éclairent le parcours de sa propre vie depuis son engagement public jusqu'à son retranchement dans une activité au moins aussi utile à sa patrie que son action politique.

Le point culminant de la carrière politique de Cicéron le représente sans doute son consulat de l'année 63 qui lui a offert l'occasion de juguler la conspiration de Catilina. Sa fermeté lui avait permis à ce moment-là de résoudre une crise grave et de sauver l'ordre d'État républicain. Mais, en même temps, en faisant exécuter les conjurés, Cicéron avait bafoué la loi ancienne qui n'admettait pas que des citoyens romains fussent condamnés à une mort honteuse sans qu'on leur accordât le droit de faire appel au peuple. Sa décision de supprimer les participants à la rébellion lui sera reprochée ultérieurement, avec beaucoup d'acharnement, par ses adversaires politiques et lui vaudra l'exil en Grèce en 58. Le désir de Cicéron de faire connaître l'histoire de son consulat devient ainsi doublement explicable: d'une part, il veut perpétuer le souvenir de son moment de gloire qui lui a valu

aussi d'obtenir le titre de sauveur de la patrie; d'autre part, il veut justifier l'intransigeance qui l'a amené à prononcer la sentence capitale contre les rebelles. À plusieurs reprises, l'écrivain essaie de convaincre ses amis d'assumer la tâche de célébrer à leur tour son consulat. Tout d'abord, il espère pouvoir déterminer Archias - dont il avait assuré la défense lorsqu'on avait contesté son droit à la citoyenneté romaine - de consacrer un poème épique à la gloire de son activité politique, mais ne parvient pas à obtenir la collaboration du poète (*Lettres à Atticus*, I. 16). Par la suite, il fait appel à Posidonius, s'engageant de lui envoyer le matériel documentaire écrit en grec, pour que le philosophe et historien puisse présenter ce sujet d'une manière attractive. Il ne réussit qu'à décourager son destinataire, qui se déclare incapable de travailler sur une matière déjà ornée de tous les artifices rhétoriques et stylistiques possibles (*Lettres à Atticus*, II. 1). Enfin, après son retour de l'exil, Cicéron s'adresse à Lucceius qui était en train de rédiger une histoire de Rome: il l'exhorte d'en extraire le chapitre consacré à son consulat et d'en faire une monographie, à l'instar de Callisthène ou de Polybe qui avaient accordé une autonomie narrative aux épisodes les plus importants de leurs *Histoires*. Encore une fois, l'ancien consul se déclare prêt à fournir d'amples *commentarii*, à base desquels Lucceius pourrait réaliser, en suivant ses indications précises, une présentation dramatique de la personnalité de celui qui avait mis fin à la conjuration de Catilina: « Voilà pourquoi tu répondras à mes vœux si tu es disposé à mettre à part de ton grand ouvrage, où tu embrasses, dans leur suite continue, les événements de l'histoire, ce que je pourrais appeler le drame de ma vie politique, avec ce que j'y ai fait et subi: il comporte, en effet, plusieurs actes et une action variée que déterminent concurremment mes résolutions et les circonstances ». Cette fois-ci, Cicéron envisage d'avance le possible insuccès de sa tentative de convaincre Lucceius, c'est pourquoi il déclare que si sa sollicitation n'a pas d'issue favorable, il sera obligé de recourir à un geste critiquable, à savoir d'écrire lui-même sur un thème qui le concerne: « Si tu ne m'accordes pas ce que je demande [...], je serai peut-être forcé de faire ce que plus d'un, souvent, blâme: j'écrirai ma propre histoire » (*Lettres aux familiers*, V. 12).

Toutes ces tentatives s'étant soldées par des échecs, en dépit de sa promesse d'élaborer lui-même le matériel documentaire nécessaire, il ne reste à Cicéron qu'à rédiger son propre éloge. Il ne le fera pas dans un simple ouvrage autobiographique, mais dans un poème épique héroïque en trois chants. Son histoire versifiée a été perdue, mais on en dispose de données suffisantes, aussi bien des fragments cités par l'auteur même dans ses autres œuvres - par exemple, son traité *De la divination*, I. 11-13 -, que des témoignages antiques, entre autres, le pamphlet connu sous le titre d'*Invective de Salluste contre Cicéron*. Le poème, écrit en haut langage et axé sur l'idée de la mission divine du héros, fait appel à toutes les conventions du genre: la Muse Uranie énumère les présages qui annoncent la gravité du danger, les dieux d'Olympe se rassemblent

pour décider du sort des rebelles, Calliope conjure Cicéron de rester fidèle à l'attitude qu'il avait adoptée depuis sa jeunesse, celle de servir à la fois la patrie en danger et les arts que lui avait enseignés Minerve elle-même. *O fortunatam natam me consule Romam*, s'exclame avec grandiloquence l'auteur du poème, s'exposant à la risée de ses contemporains et de la postérité.

Incapable d'écrire de simples *commentarii*, Cicéron orne à tel point son texte, qu'il attend en vain que quelqu'un rédige sur cette base une *historia*, de préférence « dramatique ». De la même façon, quand il se décide à faire connaître à la postérité sa vision personnelle sur l'événement qui a marqué décisivement sa carrière politique, il ne se contente pas d'un simple écrit autobiographique, genre qui n'existait pas encore et qu'il aurait probablement méprisé. Cicéron veut anoblir son exposé en choisissant le genre le plus haut placé dans la hiérarchie classique: le poème épique.

Comme Isocrate qui, dans son discours *Sur l'échange*, refait le parcours de sa vie intellectuelle en présentant son activité d'orateur et de pédagogue, dans la partie finale de son *Brutus* (301-333) Cicéron esquisse son autoportrait en remémorant les moments principaux de sa carrière d'orateur. Dans cette histoire de l'éloquence à Rome, vue comme une lente progression vers l'apogée que représente sa propre entrée en scène, Cicéron recompose minutieusement le parcours de sa formation intellectuelle pour offrir un modèle d'évolution depuis le stade d'apprenti jusqu'à celui de maître. L'auteur ne se contente pas d'une image d'ensemble, mais insiste sur tous les détails qui pourraient expliquer son trajet exemplaire. Il décrit les étapes de sa formation, ainsi que les séquences successives de son évolution, sans omettre d'évoquer ses professeurs. Convaincu des bienfaits d'une instruction complexe, le grand orateur rappelle ses exercices persévérants de déclamation ou de dialectique sous la férule de quelques juristes romains comme Quintus Scaevola, mais aussi sous celle de quelques philosophes grecs, parmi lesquels Philon, le chef de l'école académique ou le stoïcien Diodotos. La réunion des deux arts de l'esprit, la rhétorique et la philosophie, lui paraît essentielle (305-310). Après avoir évoqué ses débuts dans la carrière d'avocat et ses premiers succès dans le Forum (312), Cicéron se réfère au rôle déterminant qu'a eu sa constitution physique fragile dans sa décision d'aller en Grèce pour acquérir à la place de sa manière oratoire extravagante une autre, plus modérée, proche de celle pratiquée par les membres de l'école de Rhodes:

J'étais alors très maigre et très délicat de corps. [...] Et cela inquiétait d'autant plus les personnes auxquelles j'étais cher, que dans mes discours je disais tout sans baisser le ton, sans varier mon débit, de toute la force de ma voix. [...] Comme j'étais d'ailleurs persuadé qu'en baissant le ton, en mesurant ma voix, en corrigeant ma déclamation, je pourrais tout à la fois échapper au péril dont j'étais menacé et avoir une éloquence plus posée, je résolus de changer de méthode et ce fut là le motif de mon départ pour l'Asie. (313)

L'expérience du séjour en Grèce, à l'école de Rhodes, s'avère bénéfique pour le jeune homme qui rentre à Rome transformé. Une fois ses excès juvéniles surmontés, il découvre son propre style impossible à confondre. Molon avait réussi à réprimer l'exubérance de son élève, qui est revenu à Rome non seulement mieux exercé, mais presque métamorphosé (316). Ensuite, Cicéron présente brièvement sa carrière d'homme politique et d'avocat à Rome, fier de ses succès indiscutables qu'il explique en faisant une évaluation élogieuse de son art de maturité, si novateur pour son époque:

Je fus fait préteur le premier parmi les candidats, puis consul avec un succès de popularité incroyable. C'est que non seulement mon assiduité à plaider et mon zèle, mais surtout mon genre d'éloquence, qui étant très particulier et très éloigné du type ordinaire frappait par sa nouveauté, avaient attiré sur moi l'attention des gens. (321)

L'orateur n'oublie pas non plus les rivaux qu'il a affrontés dans des procès, leurs qualités faisant ressortir davantage ses propres mérites et donnant plus de relief à ses succès. Exemple de ce point de vue est l'évocation de sa durable confrontation avec Hortensius, tour à tour adversaire et associé dans des procès, éternel concurrent dont il souligne les qualités et les faiblesses (317-327).

L'orateur se rend compte que l'insistance sur son trajet professionnel peut passer pour de la vanité. Pour s'en défendre, il soutient que son but n'est que celui d'offrir à Brutus un modèle d'orateur basé non seulement sur des qualités natives, mais aussi sur l'approfondissement des connaissances, notamment dans le domaine de la philosophie:

Voilà peut-être trop de détails sur moi, surtout de ma bouche; mais tout ce que j'ai dit là a été pour te bien montrer, non pas mon talent et mon

éloquence (loin de moi cette idée !), mais ce que furent mon travail et mon activité. (318)

Ce compte rendu sur ses études insiste sur les séquences d'une évolution intérieure à la suite de laquelle l'auteur a acquis les vraies connaissances nécessaires à son accomplissement. La partie finale du dialogue *Brutus* représente l'un des premiers fragments autobiographiques latins axés sur la formation intellectuelle, en tant qu'étape essentielle de la constitution d'une personnalité. Il s'agit déjà là d'un aspect caractéristique des œuvres autobiographiques en général.

Cicéron ne jette pas un regard rétrospectif seulement sur son activité d'orateur, mais aussi sur celle de philosophe. Dans une digression faite au début du second livre de son traité *De la divination*, l'auteur dresse l'inventaire de ses écrits philosophiques, inventaire qui comprend aussi bien les ouvrages déjà parus que ceux qui sont en cours d'élaboration ou à peine esquissés. La liste systématique descriptive est structurée en catégories à l'intérieur desquelles les titres sont disposés chronologiquement. Cicéron avoue que son but est celui de contribuer à la gloire de Rome en guidant ses concitoyens sur la voie de la philosophie, qui ne leur est pas familière. Cela leur permettrait de ne plus se situer à la remorque des philosophes grecs et de devenir indépendants dans ce domaine de l'esprit. C'est l'occasion pour Cicéron d'ajouter encore quelques éléments autobiographiques à ceux que nous venons de mentionner. Son trajet est similaire à celui que décrit Platon dans sa VII^e lettre: le mouvement de transition qui le conduit de l'activité politique à la réflexion théorique sur cette activité. Quant à la motivation de sa démarche, elle ressemble à celle qu'offre Salluste dans les prologues de ses monographies. Incapable d'épargner à la République les confrontations civiles, mais n'ayant aucun penchant pour la paresse, Cicéron espère pouvoir continuer à servir son pays par son effort intellectuel même à une époque de crise politique. La différence, du moins au niveau déclaratif, est que si Salluste choisit d'abandonner une activité parce qu'elle l'a déçu par son immoralité, Cicéron est contraint de renoncer à la vie politique par son exil forcé, la guerre civile et la dictature de César.

C'est le malheur de la cité toutefois qui m'a déterminé à traiter des sujets philosophiques; je ne pouvais, alors que les citoyens se faisaient la guerre les uns contre les autres, servir la République ainsi que j'avais accoutumé,

je ne pouvais pas non plus rester inactif et je ne voyais pas d'occupation qui fût plus digne de moi. (*De la divination*, II. 2)

Plus tard, le changement de situation déterminé par la mort de César va lui permettre de revenir dans l'arène politique, pour cette fois-ci se lancer dans le combat contre Marc Antoine, initiative qui lui sera fatale. Lorsque les circonstances le lui permettent, l'ancien consul n'hésite pas à délaissier l'activité intellectuelle à laquelle il ne consacre plus que ses loisirs. Pour lui, comme pour la plupart des Romains éduqués dans un esprit traditionnel, le devoir envers la République est prioritaire, si bien que la philosophie n'est plus, comme le dit Marchesi³², qu'une noble modalité de remplir un vide existentiel. D'ailleurs, c'est dans ce sens que s'explique Cicéron lui-même dans cette digression autobiographique:

Dans mes livres, en effet, j'exprimais mon avis, je discourais, la philosophie devenait dans mon esprit ce qu'avait été le souci des affaires publiques. Maintenant, puisque j'ai de nouveau à donner sur elles mon opinion, c'est à elles que je dois m'appliquer, toutes mes pensées, dirais-je, tous mes soins leur appartiennent, je ne puis plus réserver à la philosophie que le temps laissé vacant par le service de l'État et la charge qu'il m'impose. (*De la divination*, II. 2)

Le trajet qui a conduit Cicéron de l'activité politique à la philosophie est expliqué de la même manière dans son dernier ouvrage, le traité sur *Les devoirs*. Le décès de la République traditionnelle et la perte de toute possibilité d'intervenir pour la sauvegarder déterminent l'homme politique à choisir la philosophie, alternative théorique de son engagement et forme de vie intellectuelle préférable au simple renoncement, à l'angoisse paralysante ou à l'abandon à des plaisirs honteux:

...Quand tout était tenu sous la domination d'un seul, qu'il n'y avait plus nulle part place pour un avis ou une autorité morale, et qu'enfin j'eus perdu les hommes éminents qui m'étaient associés pour la sauvegarde de la République, je ne m'abandonnais ni à des angoisses qui m'eussent consumé si je n'y avais résisté, ni à l'inverse à des plaisirs indignes d'un homme cultivé [...] Mais mon esprit ne pouvait pas ne rien faire et, versé que j'étais dans ces études depuis le début de ma vie, je pensai que je pourrais me décharger du poids de mes peines, de très honorable manière, si je revenais vers la philosophie. (*Les devoirs*, II. 2-4)³³

Il va de soi, quand même, que les aspects autobiographiques occupent une place restreinte dans des ouvrages philosophiques ou rhétoriques dont le but n'est pas celui de faire des aveux sur la vie de leur auteur. Cela n'empêche pas que les fragments en question aient leur importance car ils éclairent certaines options existentielles majeures de Cicéron, options qui ont eu une influence décisive sur son œuvre.

Comme nous l'avons montré, l'écrivain d'Arpinum insère des informations sur sa personne dans des ouvrages très divers, allant de l'*hypomnema* au poème épique et de l'histoire de l'éloquence au traité philosophique. De tous ces autoportraits fragmentaires et incomplets, le plus complexe est celui qu'a réalisé Cicéron dans sa correspondance, document unique dans la littérature latine - différent du très élaboré recueil épistolaire de Pline, par exemple - à cause justement de la spontanéité de l'auto-révélation. C'est vrai que quelques-unes des lettres qui font partie de cet ensemble ont été adressées à un public large: telle est la première des lettres dont le destinataire immédiat est Quintus, le frère de Cicéron, texte qui constitue un véritable traité de gouvernement idéal des provinces. La plupart des lettres qui forment cette correspondance sont quand même de caractère privé, si bien que lorsque Atticus propose à Cicéron de faire publier une anthologie - projet qui n'a pas dépassé le stade d'intention -, celui-ci demande de revoir ses lettres avant de donner son accord (*Lettres à Atticus*, XVI.) 5) L'image officielle de sa personne, que Cicéron réussit à imposer dans ses discours et ses traités, est celle, exemplaire, d'un *uir bonus* sûr de lui-même et convaincu de la légitimité des valeurs républicaines traditionnelles qu'il incarne. Un tout autre homme se révèle dans sa correspondance privée: il s'agit de quelqu'un qui avoue les tourments, les inquiétudes et les doutes que ses prises de position publiques lui font ressentir dans son intimité. L'écart entre les deux images est si grand, qu'un critique de la taille de Carcopino³⁴ va jusqu'à accuser Cicéron d'insincérité, de lâcheté, d'avarice, de mesquinerie et d'égoïsme aussi bien dans sa conduite d'homme politique, d'avocat et d'homme d'affaires, que dans celle privée, d'époux et de père. Le commentateur émet l'hypothèse que les épîtres auraient été publiées après la mort de leur auteur par le service de propagande d'Auguste, afin de nuire à la mémoire du grand orateur. Même s'il évite de telles exagérations, le lecteur sera frappé par la discordance entre l'idéal d'homme d'État inflexible et de sage auquel avait aspiré Cicéron, et l'homme faible et hésitant, mais non sans de réelles qualités d'âme et d'esprit, qui se révèle dans sa correspondance privée.

Comme les véritables livres de mémoires, cette correspondance a aussi un caractère autobiographique indirect. Elle ne fait pas connaître uniquement la personne de son auteur, mais aussi son entourage et son univers. Selon Cornelius Nepos³⁵, les lettres pleines de vivacité de Cicéron constituent un ensemble documentaire assez riche pour que quelqu'un qui voudrait connaître son époque n'ait plus besoin de lire l'œuvre d'un autre historien du temps. Ses *epistulae* portent sur une grande variété de sujets. D'une part, elles saisissent sur le vif les événements politiques majeurs, telle que la guerre civile ou l'assassinat de César, et déchiffrent les intrigues de coulisse, par exemple en détaillant les prises de position de ceux qui avaient été impliqués dans le procès de Clodius (*Lettres à Atticus*, I.) 16) ou en dévoilant l'arsenal de moyens déployés pour élire les magistrats (*Lettres à Atticus*, I. 1). D'autre part, les lettres consignent la conclusion de diverses affaires financières, l'élaboration des projets éditaires, de même que des faits de la vie quotidienne: disputes domestiques, anniversaires en famille, ennuis de santé des serviteurs. La variété de ton est à la mesure de la diversité des problèmes abordés. Cicéron passe avec beaucoup de désinvolture du bavardage mondain et de la plaisanterie à l'observation pénétrante des situations et des hommes ou à des réflexions profondes sur la vie. Des gens de tout âge, de toutes les conditions et de tous les partis politiques animent ces lettres et donnent voix à une diversité de préoccupations. Toutefois, si nous attribuons un caractère autobiographique à la correspondance de Cicéron c'est surtout parce qu'il y parle constamment de lui-même et réalise ainsi son autoportrait.

Évidemment, tous les interlocuteurs n'ont pas le même statut pour l'épistolier qui n'ouvre pas son âme à tout un chacun. Son préféré est son ami le plus proche Atticus. Prêt à tout moment à s'occuper des affaires de Cicéron, celui-ci lui donne des renseignements détaillés quand l'orateur se trouve loin de Rome et il lui offre des conseils sur les moyens de se sortir des situations de crise. Atticus représente pour Cicéron un *alter ego*, auquel il s'adresse comme s'il se parlait à lui-même, ce qu'il avoue d'ailleurs³⁶. Quand il s'ouvre à ce confident idéal, capable de comprendre toute la gamme de ses sentiments, Cicéron n'hésite pas à dévoiler en toute sincérité ses états d'âme les plus intimes. Il lui écrit parce que sa présence lui manque cruellement:

Il n'est rien en ce moment, sache-le, qui me fasse autant défaut qu'un homme à qui je puisse m'ouvrir de tout ce qui me cause quelque souci;

qui m'aime, qui ait l'esprit bien fait, devant qui je puisse, quand je parle avec lui, ne rien feindre, ne rien dissimuler, ne rien cacher [...] Et toi, dont si souvent l'entretien et les conseils ont soulagé ma peine et mon angoisse, qui est l'allié constant de ma vie publique, le confident de toute ma vie intime, qui a part à tout ce que je dis et à tout ce que je décide, où donc es-tu? (*Lettres à Atticus*, I. 18)

Au cours de ce dialogue épistolaire avec son meilleur ami, l'orateur peut se détacher de ses attitudes publiques. Il s'amuse avec auto-ironie à dévoiler ses trucs professionnels et à reconnaître que les belles phrases qui lui assurent tant de succès lors de ses plaidoyers et le comblent de gloire sont souvent assez creuses et superficielles:

Et quant à moi, ah ! bons dieux ! quels frais de toilette j'ai faits pour Pompée, qui ne m'avait pas encore entendu ! Si jamais je fus riche en périodes bien arrondies, en transitions habiles, en raisonnements serrés, en argumentations savantes, ce fut bien ce jour-là. Enfin quoi? le grand vacarme. Le thème, en effet, était celui-ci: la dignité de l'ordre sénatorial sauvegardée, l'accord de l'ordre équestre avec lui, l'union de toute l'Italie, les restes de la conjuration en train d'agoniser, la vie moins chère, la paix rétablie. Tu sais si ma voix s'enfle sur ce sujet: ah ! quel tonnerre ! (*Lettres à Atticus*, I. 14)

Cicéron n'hésite pas non plus à avouer à Atticus ses inconséquences, de même que ses actes pas toujours honorables, dus à ses faiblesses. Ainsi, après avoir prononcé son discours sur les provinces consulaires, qui était censé lui permettre de recouvrer la bienveillance de César, malgré son attitude favorable à Pompée pendant la guerre civile, l'orateur reconnaît, non sans un certain cynisme, sa perfidie, mais aussi son dégoût de lui-même:

Voilà longtemps que je grignote le morceau qu'il me faut avaler: eh bien ! j'éprouvais quelque petite honte de ma palinodie. Mais foin de cette politique dite de vertu, de loyauté, d'honneur ! On n'imagine pas ce qu'il y a de perfidie chez ces gens qui se prétendent des chefs, et le seraient en effet s'ils avaient quelque droiture. Je le savais, j'en avais fait l'expérience, ayant été par eux trompé, abandonné, trahi. N'importe, je voulais être d'accord avec eux dans l'action politique. (*Lettres à Atticus*, IV. 5)

Souvent, Cicéron ne sait pas très bien quelle conduite serait la plus sage. Incapable de décider s'il doit quitter l'Italie en compagnie de son

ancien ami Pompée, dont il n'approuve plus en totalité les actions, il pèse avec lucidité le pour et le contre, et comprend qu'aucune des variantes ne peut servir ni à sa situation personnelle ni à la sauvegarde de la République. Le désarroi et l'angoisse qui le poussent à demander à Atticus une solution miraculeuse, l'amènent aussi à faire une analyse pénétrante des circonstances, de son devoir de reconnaissance envers Pompée, mais aussi du peu de confiance qu'il accorde maintenant à cet homme qui s'avère lâche et peu intelligent dans un moment décisif:

Je suis au comble de l'angoisse, et je voudrais que tu m'écrives ton avis sur la situation, puisque l'éloignement nous empêche d'en discuter de vive voix. Tout le problème est le suivant: si Pompée quitte l'Italie - et j'ai bien l'impression qu'il s'y apprête -, que dois-je faire? Pour que tu puisses plus facilement me conseiller, je vais te résumer les arguments qui plaident selon moi en faveur des deux solutions possibles. En raison de tout ce qu'a fait Pompée pour me sauver et de l'amitié qui nous lie, et plus encore en considérant l'intérêt de l'État, j'ai tendance à penser que je dois partager sa décision et son sort. [...] Voyons maintenant les arguments contraires. Pompée est bien gentil, mais il n'a rien fait d'intelligent ni de courageux, et n'a jamais voulu suivre les conseils que je lui donnais. Comment excuser l'affolement et l'indignité de ce départ de Rome, pour ne pas dire de cette fuite? (*Lettres à Atticus*, VIII. 3)

Capable de s'observer avec lucidité surtout dans les moments de crise grave (l'exil, la mort de sa fille Tullia, la guerre civile), mais dépourvu de l'aptitude de prendre des décisions fermes, Cicéron, toujours prêt à étaler sans complaisance ses faiblesses et ses doutes, révèle à son ami sa véritable personnalité. Les lettres adressées à Atticus représentent un pseudo-journal presque quotidien, qui fait connaître les expériences et les états d'âme les plus intimes de leur auteur. L'enregistrement minutieux de faits vécus s'accompagne d'un effort d'introspection peu commun chez les Romains.

À propos d'aucun des écrits que nous venons de passer en revue, on ne saurait parler d'autobiographie proprement dite, pas même incomplète. Néanmoins, on peut affirmer qu'ils contiennent des éléments autobiographiques, de beaucoup antérieurs à la constitution du genre. Or, c'est justement ce qui fait l'objet de notre recherche.

César, Salluste et Cicéron ont été tous les trois des personnages publics, engagés corps et âme dans la vie de la Cité, ce qui leur donnait une double perspective - civique et personnelle - sur les événements dans

lesquels ils étaient impliqués. Toute autre est la situation des poètes néotériques, qui ont tendance à prendre leurs distances vis-à-vis de la vie civique et à se concentrer plutôt sur leurs expériences personnelles, sur leur vie privée. Ils suscitent la réticence de leur contemporain Cicéron qui, indigné par la légèreté de la nouvelle génération, a exprimé ouvertement, sinon de façon très explicite, ses réserves de partisan de la poésie ancienne représentée par Ennius, ainsi que de défenseur de la gravité du traditionnel *mos maiorum*³⁷. À l'époque moderne, ces *poetae novi* sont diversement appréciés par les critiques. Par exemple, Mommsen³⁸ les juge avec sévérité, comme de simples émules des écrivains alexandrins, prêts à diffuser les produits de leur art juvénile, qui n'arrivera jamais à la maturité. En échange, Paratore³⁹ voit en eux des novateurs radicaux qui auraient bouleversé le goût et la mode littéraires de la génération précédente. Selon Granarolo⁴⁰, ces poètes représentent une tendance nouvelle, mais ne constituent pas une école littéraire proprement-dite. L'état précaire dans lequel leurs œuvres sont parvenus à la postérité ne permet pas de formuler des jugements esthétiques fermes. Mais quelle que soit leur valeur, il est certain que les néotériques donnent un souffle nouveau à la littérature latine. Affirmés à une époque d'ébranlement de la cohésion de l'État, peu engagés dans la vie publique - à l'exception de Calvus, orateur renommé, critique virulent de César, mais aussi de Pompée -, les représentants de la nouvelle vague poétique ne prennent pas comme modèle la littérature de la Grèce classique, mais celle de la période alexandrine. On dirait qu'ils préfèrent la formule poétique imposée par l'autoritarisme politique à celle qui s'était manifestée dans les années de gloire de la démocratie. Avant eux - pendant l'époque autocratique des premiers Ptolémées -, Callimaque, Euphoriion, Philétas de Cos, Aratos et Méléagre, des érudits formés, pour la plupart, dans l'ambiance du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie, avaient eux aussi rejeté la grande littérature classique. Ils avaient privilégié en échange une poésie de petites dimensions, minutieusement travaillée, raffinée et savante, qui ne séduisait qu'un cercle restreint d'initiés capables d'apprécier le tissu complexe des allusions livresques, la couleur exotique, les thèmes galants ou les détails pittoresques de certaines légendes peu connues. Au crépuscule de la République romaine, Valerius Caton, Helvius Cinna, Licinius Calvus, Tigidas, Furius Bibaculus ou Varron d'Atax ont naturalisé sur le territoire latin le goût alexandrin en cultivant une littérature ingénieuse et subtile, qui risquait à tout moment de sombrer dans la pédanterie et l'artifice. Bien qu'il arrivât encore qu'un Furius

Bibaculus compose un poème épique sur la guerre contre les Gaulois, dans la plupart de cas les néotériques ont préféré écrire des épigrammes, des idylles ou des épithalames. *Zmyrna*, le poème de Cinna, qui a mis neuf ans à le parfaire, est représentatif pour leur art. C'est un *epyllion* mythologique sur la naissance incestueuse d'Adonis, ouvrage d'une érudition allusive obscure même pour les lecteurs de l'Antiquité, qui avaient besoin du commentaire explicatif de Crassicius pour le comprendre. Abandonnant les œuvres mises au service des idéaux collectifs et civiques qu'avaient écrites les premiers poètes de Rome, Ennius ou Naevius, ils ont promu un art qui se suffisait à lui-même et ont cultivé les thèmes intimistes, l'espace privé et les valeurs individuelles. Or, c'est justement l'attraction suscitée chez les néotériques par la vie privée, individuelle, qui rend possible d'étudier certaines de leurs œuvres, notamment celle de Catulle, dans le contexte du phénomène autobiographique. Évidemment, il faut le faire avec prudence car il est difficile de distinguer entre le moi lyrique et le moi autobiographique. Pour prendre un seul exemple, on peut évoquer la dispute à propos d'Archiloque entre les critiques allemands et ceux de l'espace anglo-saxon: tandis que les premiers identifient dans les textes du poète grec la vie de leur auteur, les autres se refusent à cette assimilation et séparent nettement le moi biographique du moi poétique⁴¹. Tout en ayant le plus souvent une apparence personnelle, le moi lyrique est au fond transpersonnel car il accède à une zone de la sensibilité humaine qui, en son essence, n'est pas individuelle. Toutefois, il n'est pas rare que le moi lyrique emprunte à la biographie du poète des détails qui gardent une certaine autonomie. Quand, comme nous le verrons plus tard, un certain prosaïsme submerge le lyrisme, le caractère autobiographique de ces détails devient encore plus probable.

Catulle, auteur représentatif pour la poésie nouvelle qu'on pratique à Rome, dépasse ses congénères par la qualité et l'authenticité de son lyrisme. Le poète originaire de Vérone envisage le monde presque exclusivement en relation avec sa propre personne et n'enregistre du tumulte de l'une des époques les plus agitées de l'histoire de Rome que ce qui le touche directement. Dans ses poèmes, son nom réel ne crée pas, comme chez César, un effet de distanciation, car il est associé en permanence à la première personne, d'où un effet d'authentification des faits vécus et des états d'âme. Par conséquent, Catulle offre une perspective subjective sur un univers qui tend à se limiter à l'espace familier au poète. C'est pourquoi, en dépit des risques que comporte une

telle lecture, il nous semble qu'on peut extraire de son œuvre des éléments de sa biographie. En fait, ce qui distingue les épigrammes alexandrines - qui, tout en étant très ciselées, restent des poésies de circonstance conventionnelles - des épigrammes de Catulle, pleines de vie et de couleur, c'est justement la représentation concrète des faits de la vie quotidienne qui semblent presque toujours avoir été vécus par le poète.

Ce n'est pas rare qu'une poésie de Catulle ait l'aspect d'une relation de diariste racontant une histoire qui lui est arrivée réellement ou qu'il présente comme telle. Une précision est nécessaire. L'on ne dispose pas de données biographiques incontestables qui permettraient d'affirmer que les événements évoqués dans les poésies de Catulle ont été effectivement vécus par le poète. Notre recherche n'a pas de caractère historiographique. Ce que nous voulons relever c'est l'avènement, chez cet auteur, d'une écriture poétique de type autobiographique. Du point de vue esthétique, ce qui compte n'est pas la réalité des faits, mais l'effet de réalité. Cela étant dit, nous ne cachons pas notre sentiment que les fragments de type autobiographique de la poésie de Catulle contiennent, pour la plupart, des faits réels de sa vie. Ce sont surtout les poèmes ayant des inflexions satiriques qui, par leur prosaïsme dépourvu d'envolée lyrique, nous donnent ce sentiment. C'est aussi le cas de la narration de son retour de Bithynie où il avait fait partie de la suite du gouverneur. Bien qu'en principe il ne se refuse pas à l'activité politique ou militaire et ne professe pas de manière explicite le désengagement, comme le fera plus tard Tibulle, Catulle interprète à sa façon cet épisode. L'expérience civique ne lui inspire aucune réflexion concernant l'administration et n'est qu'un sujet de bavardage mondain. Pour Catulle, la seule histoire digne d'être mentionnée est celle de l'acquisition imaginaire de quelques esclaves qui lui donne l'occasion de se pavaner devant une belle femme. L'histoire se termine mal car la dame lui pose des questions incommodes sur son séjour à l'étranger:

À peine arrivés, la conversation tomba sur différents sujets, entre autres sur la Bithynie: où en était-elle à présent? quel était l'état de ses affaires? n'y avais-je gagné quelque argent? Je répondis, ce qui était vrai, que les prêteurs eux-mêmes, pas plus leur cohorte, n'en tiraient pas de quoi se parfumer la tête au retour. [...] Moi, voulant devant cette fille me donner l'air d'être plus heureux que tous les autres: « La fortune, dis-je, ne m'a pas si mal traité dans cette misérable province qui m'est échue, que je n'aie pu en

ramener huit hommes de belle prestance ». Alors la dame, comme il convenait à une telle effrontée: « Je t'en prie, dit-elle, mon cher Catulle, prête-moi un peu tes hommes, je veux me faire porter au temple de Sarapis. » « Attends, ai-je répondu à la belle; j'ai pour camarade Caius Cinna, c'est lui qui les a achetés. [...] Mais toi, tu es terriblement sotté et insupportable de ne pas permettre qu'on soit distrait. » (c. 10)

Remarquons que pour une fois l'habitude bizarre des traducteurs français de transposer en prose des poèmes sert à quelque chose: elle fait ressortir encore plus que les vers originaux le caractère autobiographique de cette poésie. C'est comme si on avait affaire à une page extraite d'un journal. Cette poésie est significative pour la manière de Catulle de se rapporter à la seule activité publique qu'on lui connaît: l'anecdote se substitue à l'éventuelle réflexion morale sur le devoir civique. De toute évidence, pour lui la personne privée passe devant le citoyen. L'indifférence du poète est presque totale; ses vers ne font nul écho aux événements majeurs qui ont marqué la crise finale de la République. Les politiciens n'existent pour lui que s'il a des relations privées avec eux. Il s'attaque avec véhémence aux gouverneurs Piso et Memmius, mais ne le fait pas parce que ceux-ci auraient mal administré les provinces que l'État leur avait confiées, mais parce qu'ils n'ont pas permis aux amis de Catulle de s'y enrichir (c. 28). Quand il insulte Mamurra, il vise uniquement l'individu dépravé; la prestation de l'homme politique, commandant pendant la guerre contre les Gaulois, le laisse impassible (c. 29, c. 57). À l'égard de César, le poète manifeste une hostilité due aux mœurs dissolues du dictateur (c. 57), hostilité doublée parfois d'une sorte d'indifférence méprisante (c. 93). Quant à l'éloge que le poète néotérique fait à l'orateur Cicéron, il est assez ambigu (c. 49). Chaque fois, sa réaction est celle d'un particulier et non celle d'un citoyen intéressé par les affaires de l'État. Cette attitude est nouvelle dans une littérature si engagée que la littérature latine.

Si les problèmes collectifs ne semblent pas préoccuper le poète, en revanche il met au premier plan les relations avec ses proches, que ce soient des maîtresses, des amis ou des ennemis. Avec son sens du concret, il reconstitue dans ses vers pittoresques et pleins de vivacité l'ambiance de la vie de bohème que menaient les néotériques, parmi lesquels se distinguent ses amis Licinius Calvus et Helvius Cinna. Préférant l'agréable à l'utile, substituant le *lepos* à l'ancienne *gravitas* romaine, ces jeunes hommes de bonne condition, peu préoccupés par leur carrière, passent

leur temps à faire bombance, à courtiser les femmes et surtout à écrire des vers:

Hier, Licinius, étant de loisir, nous nous sommes livrés sur mes tablettes, comme il avait été convenu, à des jeux d'esprit. Chacun de nous s'amusait à écrire de petits vers, tantôt dans un mètre, tantôt dans un autre, ripostant à son tour au milieu de la gaieté du vin. Je suis sorti de là si bien enflammé par le charme de ta verve folâtre que ton pauvre ami ne trouvait plus aucun aliment de son goût et qu'un sommeil paisible ne fermait plus ses yeux. (c. 50)

Comme on peut le constater encore une fois, la traduction en prose confère aux vers du poète le caractère d'un journal.

Revenant au mode de vie évoqué en détail par Catulle, il faut noter la place importante que prend la poésie dans l'emploi du temps de ces mondains raffinés qui entourent le Véronais. Les concours de versification constituent leur distraction préférée (c. 40, c. 62), la maîtresse de Caecilius se laisse séduire par le poème de celui-ci consacré à Cybelle (c. 35), envoyer à un ami de mauvais vers c'est lui jouer une tour habituel (c. 14) dont la conséquence est que le destinataire tombe malade à la suite de la lecture (c. 44), Lesbie jure que, si elle échappe aux récriminations de son amant, elle enverra les poèmes ratés à Vulcain pour qu'il les brûle (c. 36), l'ami malheureux en amour demande en guise de consolation une élégie à la manière de Simonide (c. 38, c. 68), les rivaux sont menacés d'être soumis au pouvoir des iambes (c. 40) etc. Comme *otium* ou *negotium*, comme simple divertissement qui embellit la vie pendant les moments de loisir ou comme manière de s'acquitter des obligations sociales (c. 14, c. 68b), l'art réclame son droit d'existence dans le monde romain. La poésie devient moyen de séduction (c. 35) ou, au contraire, arme pour se venger sur des ennemis (c. 12, c. 36, c. 54, c. 78b, c. 105). Elle allège la souffrance (c. 38, c. 68), transfigure l'impureté de la vie en pureté esthétique (c. 6), rend immortels les événements en les faisant s'échapper à l'emprise du temps (c. 68b, c. 95). Pour Catulle et pour ses amis, les obligations civiques sont secondaires par rapport à l'accomplissement personnel que leur offre, avec intensité, l'expérience poétique. En remémorant des épisodes réels de sa vie ou en les présentant comme tels, Catulle fait connaître aux Romains une autre mentalité que celle qu'avait engendrée les traditions républicaines.

La dimension privée de l'existence obtient le statut de sujet de poésie. De toutes les expériences individuelles, la vie érotique est la plus intense et c'est à travers elle que se dévoile l'intimité du poète. Marchesi⁴² considère que dans le cas de Catulle il s'agit de l'adhésion émotionnelle à un style de vie différent de celui d'autrefois, mais non d'une révision systématique des valeurs au nom d'une mentalité individualiste. Une telle révision aurait exigé une réflexion théorique adéquate et un tableau de valeurs cohérent. Malgré cela, Marchesi reconnaît que l'originalité du poète réside dans le fait d'avoir été l'un des premiers auteurs latins chez lesquels la vie érotique avait acquis une gravité existentielle. Ainsi que le constatent Martin et Gaillard⁴³, pour les Romains anciens la passion amoureuse avait été assez ridicule et dégradante, car ils acceptaient uniquement le devoir conjugal et le plaisir érotique offert par les courtisanes. Compte tenu de cette mentalité, dans la première période de la littérature latine l'amour avait été, presque exclusivement, un thème de la comédie. Catulle accorde des titres de noblesse à ce sentiment en lui consacrant la plupart de ses poésies lyriques. Dans son univers poétique, l'amour occupe une place de choix. Par rapport aux poètes alexandrins qui, eux aussi, en avait fait un thème de prédilection, il y a chez Catulle une modification significative. Ce qui n'avait été que jeu galant et voluptueux, devient un sentiment authentique, assumé personnellement, et un accomplissement de l'individu.

Dans ses poèmes d'amour, inspirés pour la plupart par Lesbie, Catulle déploie toute la diversité de manifestations de la vie amoureuse: la frénésie érotique ou le jeu galant caractéristiques à la vie de bohème (c. 5), mais aussi la béatitude conjugale (c. 61, c. 68b); la naissance de la passion, avec ses symptômes physiques (c. 51), mais aussi l'amertume d'avoir été abandonné par une femme trop frivole pour mériter d'être adorée (c. 37); le fait de quémander les faveurs d'une amante infidèle et froide (c. 60), mais aussi les insultes adressées à celle qu'on avait vénérée naguère (c. 42). Impliqué corps et âme dans une liaison affective, Catulle transpose dans ses vers lyriques son expérience intime qui oscille entre le bonheur et le malheur, le jeu et la passion, la résignation et la révolte. À travers la remémoration de ses moments lumineux et de ses moments de souffrance, le poète réalise avec beaucoup de lucidité un autoportrait qui ne relève nullement du désir de se composer une image conforme au modèle de fermeté masculine qu'avait privilégié les vieux Romains:

Malheureux Catulle, mets un terme à ta folie et ce que tu vois perdu, tiens-le pour perdu. Jadis ont brillé pour toi des jours lumineux, quand tu accourais à l'appel d'une femme aimée de nous, comme aucune ne sera jamais aimée. En ce temps-là ce n'étaient qu'ébats joyeux; tout ce que tu voulais, ta maîtresse le voulait aussi. Oui, en vérité, ont brillé pour toi des jours lumineux. Aujourd'hui elle ne veut plus; toi aussi, faible cœur, cesse de vouloir; au lieu de poursuivre celle qui te fuit et de vivre misérable, affermis ton âme, supporte, tiens bon. (c. 8)

À première vue, toutes les manifestations que nous venons de passer en revue appartiennent à un moi exclusivement lyrique. En réalité, elles sont en permanence parsemées de détails autobiographiques qui donnent à l'œuvre de Catulle le caractère d'un journal intime. D'ailleurs, Apulée⁴⁴ identifie la femme qui se cache sous un pseudonyme livresque. C'est Clodia, sœur de P. Clodius Pulcher, femme de Q. Metellus Celer et maîtresse de M. Caelius Rufus, violemment attaquée par Cicéron dans son discours *Pour Caelius*. Des lecteurs plus récents de la poésie de Catulle ont cru découvrir la confirmation de cette identité présumée dans une épigramme qui paraît autobiographique où l'on fait allusion au manque de finesse du mari de Lesbie, incapable de se rendre compte du véritable sentiment que sa femme a pour le poète:

Lesbie, en présence de son mari, lance contre moi force malédictions: c'est pour cet imbécile une grande joie. Mulet, tu ne comprends rien. Si, m'ayant oublié, elle se taisait, son cœur serait intact; puisqu'elle gronde et m'injurie, non seulement elle se souvient de moi, mais, chose bien plus forte, elle est irritée, c'est-à-dire brûlante, embrasée. (c. 83)

On a pris aussi en compte, pour argumenter l'identité entre Lesbie et Clodia, les épigrammes agressives à l'adresse d'un Rufus, rival de Catulle (c. 69, c. 77), de même que celle qui se réfère à la relation incestueuse entre sa maîtresse et le beau (*pulcher*) Lesbius:

Lesbius est beau; comment ne le serait-il pas, lui que Lesbie te préfère, Catulle, à toi et à toute ta famille? Mais qu'il soit permis à ce bel homme de vendre Catulle et sa famille avec, si, parmi les gens de sa connaissance, il en trouve qui consentent à recevoir de lui trois baisers. (c. 79)

Quelle que soit l'identité réelle de celle qui se cachait derrière le personnage littéraire et quelles que soient la nature et la chronologie

réelle de sa relation avec Catulle, il est incontestable que le poète ne trouve pas honteux de rendre publique une situation qui aurait paru compromettante aux vieux Romains, celle d'amoureux subjugué par la femme aimée. D'autre part, il est frappant pour un lecteur moderne de constater que de tels aspects concrets de la vie personnelle faisaient l'objet de la poésie. On dirait que, ne disposant pas encore de formes spécifiques, l'autobiographie investissait à l'époque d'autres genres. Le besoin de relater leur vie personnelle se faisait jour chez les écrivains avant même qu'ils aient inventé des structures littéraires appropriées à cette mentalité nouvelle. Même si dans les poésies d'amour l'épanchement lyrique domine et tend à transfigurer le moi, les données concrètes de la vie du poète persistent et ce sont elles qui confèrent un relief et une présence particulières à la personne de l'artiste. La dimension lyrique et la dimension biographique s'entremêlent en permanence. Chez Catulle, tout événement du monde objectif se reflète dans sa conscience. Pour la première fois dans la poésie latine, les sentiments intimes envahissent le texte et sont assumés personnellement par le poète. On assiste à la fois à un renouvellement du lyrisme et à l'enrichissement de l'univers poétique par des éléments autobiographiques. L'univers de Catulle tout entier est nourri par les expériences du moi aussi bien dans les polymètres que dans les épigrammes ou les poésies mythologiques. Chaque fois, ce qui compte c'est l'intensité affective qui donne un air de famille aux amoureux abandonnés, que ce soit Catulle lui-même ou son personnage Ariane. La disponibilité pour une diversité de formes rappelle la facilité d'écrire des poètes alexandrins, mais au-delà de la virtuosité il y a chez Catulle, comme une eau phréatique, le fond subjectif. En proclamant le primat de la sensibilité, Catulle se détache du modèle grec et annonce une mutation profonde dans l'espace culturel romain. Sa poésie, qui légitime le droit de parler de soi-même, aussi bien sous aspect émotionnel que sous aspect biographique, représente le triomphe de l'individualisme dans la littérature latine. Le poète qui cultive son moi donne un souffle nouveau à la création littéraire romaine. Ses vers semblent préfigurer le lyrisme moderne en exprimant le tumulte intérieur. Le poète n'est plus le représentant de la Cité; il ne met en scène que sa personnalité capricieuse qui n'a rien d'exemplaire du point de vue des traditionalistes.

En ce qui concerne Lucrèce, l'autre grand poète de l'époque, son comportement diffère de celui de Catulle. Son absence presque totale de son poème didactique fait contraste avec l'ubiquité intense de l'auteur

lyrique. La présence autobiographique de l'écrivain latin qui transpose la doctrine d'Épicure est presque inexistante dans le poème philosophique *De la nature*. Toutefois, à la fin de l'hymne à la gloire de Vénus qui ouvre le poème, il y a un fragment important parce qu'il éclaircit la position du poète par rapport à ses contemporains à propos de la participation à la vie publique. Dans une circonstance historique trouble, celle de la conjuration de Catilina, Lucrèce se voit réduit à écrire son œuvre en plein tintamarre des armes, si défavorable à la vie intellectuelle. Il prie la déesse protectrice de Rome de rétablir la paix pour que le destinataire du poème, C. Memmius, engagé dans l'effort de sauvegarder le bien public, puisse se pencher sur son travail littéraire:

...que le dieu accorde la douce paix aux vœux des Romains. Car, dans ces jours funestes où la patrie est déchirée par ses fils, je ne puis moi-même apporter un esprit libre au culte des Muses, et Memmius, livré tout entier au salut de l'Etat, ne doit pas être distrait par mes chants. (l. 40-43)

Le disciple d'Épicure choisit de se retirer de sa communauté afin de se consacrer à son accomplissement individuel par la connaissance de l'Univers. Au contraire, Memmius préfère la solution traditionnelle qui était celle d'être actif dans la vie collective. En insérant dans son poème cette donnée autobiographique, Lucrèce suggère l'opposition entre son propre système de valeurs et celui que représente le vieux *mos maiorum*. D'autre part, comme le remarque Marchesi⁴⁵, le poète semble vouloir mettre en évidence dès le commencement de son œuvre les difficultés objectives auxquelles est exposé son projet qui diffère de l'idéologie encore dominante à Rome.

César, Salluste, Cicéron, Catulle et Lucrèce, chacun à sa façon, ont fourni des informations sur leur vie personnelle dans leurs œuvres. On sait aussi que vers la fin de sa vie, Varron a écrit une autobiographie dont on ne connaît que le titre: *De sa vie*. C'était vraisemblablement une rétrospective de l'expérience d'homme politique, de militaire et d'érudit de Varron. La disparition de cet ouvrage est dommageable pour la connaissance des premières manifestations de l'autobiographie à Rome. Compte tenu de la parenté entre la biographie et l'autobiographie, on pourrait associer, d'une certaine manière, à cette série d'auteurs Cornelius Nepos, le premier écrivain latin intéressé par la vie des hommes illustres, sinon de sa propre existence. Le tableau configuré ainsi semble assez convaincant: à une certaine époque de l'histoire de Rome, la fin de la

République et le commencement de l'autocratie, la plupart des écrivains importants ont senti un besoin plus ou moins grand de dresser le bilan de leurs expériences personnelles dans des mémoires politiques, des monographies historiques, des histoires de l'éloquence, des traités de philosophie, des lettres privées, des poésies lyriques ou des poèmes didactiques. Cette préoccupation inédite dans un monde qui faisait prévaloir les valeurs collectives sur les valeurs individuelles est l'une des premières formes d'auto-présentation qui se soient manifestées à Rome.

Dans cet article, nous nous sommes proposés de relever l'apparition des éléments autobiographiques dans une diversité de textes écrits à un moment déterminé de l'histoire de Rome. Nous avons voulu relever aussi des mentalités qui ont favorisé les prémisses de la création d'un genre littéraire nouveau.

Par exemple, du point de vue de la mentalité, chez César aussi bien le mode (relation sur soi-même à la III^e personne) que le contenu de ses *commentarii* sont significatifs. Conformément à la tradition républicaine, César est un militaire austère qui s'exprime sobrement. On dirait qu'il s'agit de quelqu'un qui ne veut pas faire grand cas de sa personne. En fait, si l'austérité est réelle, elle ne sert pas moins à César d'insinuer, en bon diplomate, une idée qui lui est favorable: son action n'aurait pas été dictée par son intérêt personnel, mais par la nécessité historique. On observe donc chez cet auteur la surimpression d'une mentalité individuelle et d'une mentalité collective, ce qui correspond tout à fait à un moment historique de transition.

Cicéron est un homme dédoublé. Très intéressé par son image publique, il a la naïveté de croire qu'il pourrait imposer à ses contemporains et à la postérité le portrait d'un citoyen doué de toutes les vertus républicaines. Par contre, dans sa correspondance privée il se montre tel qu'il est, avec ses qualités et ses faiblesses. Il faut dire que l'image de l'individu réel est beaucoup plus attachante que celle, assez artificielle, de l'homme public.

Enfin, chez Catulle la rupture devient parfois effective. Dans certains poèmes, les vertus traditionnelles ont été abandonnées à tel point que l'individu ne sent même plus le besoin de feindre qu'il leur est encore fidèle. Retranché dans un univers restreint, il se consacre avec désinvolture à sa vie privée. Catulle est sur la voie d'un individualisme consommé sans toutefois réaliser une véritable révolution dans les mœurs. Les valeurs traditionnelles ont encore droit de cité dans certaines de ses

poésies et il n'y a pas chez lui de prise de conscience ferme de son individualisme.

Ce qui restait à faire pour que l'autobiographie soit réellement constituée, c'était: approfondir la connaissance de soi-même, diversifier les techniques de l'auto-analyse et, d'autre part, créer les structures spécifiques au genre nouveau. Ce fut la tâche de toute une série d'auteurs ultérieurs à ceux qui ont fait l'objet de cet article.

NOTES

- 1 Ph. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 14.
- 2 La confrontation directe a eu lieu à l'occasion du colloque sur l'autobiographie, organisé à la Sorbonne en 1975 et dont les actes ont été publiés dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, no 6, 1975. Un quart de siècle plus tard, les opinions des deux critiques n'avaient pas changé: les affirmations des Gusdorf (*Lignes de vie*, Odile Jacob, Paris, 1991) et celles de Lejeune (" Pour l'autobiographie ", *Magazine littéraire*, mai 2002) en sont la preuve.
- 3 Le dernier volume, posthume, publié en 1963 sous la direction des amis et élèves de Misch, rassemble les autobiographies depuis la Renaissance jusqu'au XIX^e siècle.
- 4 G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, I, *Das Altertum*, Teubner, Leipzig et Berlin, 1907.
- 5 Ph. Lejeune, « Autobiographie et histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 6, 1975, p. 906.
- 6 A. Momigliano, *The Development of Greek Biography*, 1971, traduction en français par Estelle Oudot, Éditions Circé, Strasbourg, 1991, p. 33-34.
- 7 F. Stok, « L'autobiografia nell'antichità: problemi, caratteristiche, tipologia » dans le volume collectif *Scrivere la propria vita*, Bulzoni Editore, Roma, 1997, p. 60-61.
- 8 *University Library of Autobiography*, I, *Autobiography in Ancient World (3800 BC - AD 430)*, F. Tyler Daniels Company, New York, 1918.
- 9 A. Sizoo, « Autobiographie » dans *Reallexicon für Antike und Christentum*, I, Stuttgart, 1950, coll. 1050-1055.
- 10 M. Bakhtine, *Voprosy literatury i estetiki*, 1975, traduction en roumain par Nicolae Iliescu, Univers, 1982, p. 347-364.
- 11 Voir, par exemple, K.J. Weintraub, *The Value of the Individual. Self and Circumstance in Autobiography*, chapitre « The Problem of Individuality and Autobiography in Classical Antiquity », The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1978, p. 1-17; M. Daraki « Identité et exclusion en Grèce ancienne » dans le volume collectif *Individualisme et autobiographie en Occident*, Éditions de l'Université, Bruxelles, 1983, p. 15-25; R. Ellrodt, « De Platon à Saint Augustin: naissance de la subjectivité » dans le volume collectif *Genèse de la conscience moderne. Études sur le développement de la conscience de soi dans les littératures du monde occidental*, Presses Universitaires de France, Paris, 1983, p. 40-48; A. Momigliano, « Marcel Mauss and the Quest for the Person in Greek Biography and Autobiography » dans le volume collectif *The Category of the Person*, Cambridge University Press, Cambridge, 1985, p. 83-92; G.W. Most, « The Stranger's Stratagem:

- Self-Disclosure and Self-Sufficiency in Greek Culture », *Journal of Hellenic Studies*, 109, 1989, p. 114-133.
- 12 Les actes du colloque de Pise de 16-17 mai 1991, publiés à Giardini Editori e Stampatori, Pise, 1993.
- 13 Les actes du colloque de Salerno - Fisciano de 2-4 mai 1994, publiés aux Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli, 1995.
- 14 Actes du colloque de Paris de 14-16 juin 1990, publiés aux Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 1993.
- 15 M.-Fr. Baslez, « Écriture monumentale et tradition autobiographique: l'apport des inscriptions grecques », *op. cit.*, p. 71-80.
- 16 S. Saïd, « Le 'je' de Lucien », *op. cit.*, p. 253-270.
- 17 M. Alexandre, « Fragments autobiographiques dans l'œuvre de Julien », *op. cit.*, p. 285-304.
- 18 S. Follet, « À la découverte de l'autobiographie », *op. cit.*, p. 325-328.
- 19 A. Momigliano, *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, p. 34.
- 20 R. Marchesi, *La morale e il singolo. Individualismo, modelli etici e poesia romana*, Palumbo Editore, Palermo, 1998, p. 7-16.
- 21 Cf. Tacite, *La Vie d'Agricola*, l. 3.
- 22 Cicéron, *Brutus*, 262.
- 23 César, *La Guerre des Gaules*, VII. 89: « Vercingétorix convoque l'assemblée: il déclare que cette guerre n'a pas été entreprise par lui à des fins personnelles, mais pour conquérir la liberté de tous; puisqu'il faut céder à la fortune, il s'offre à eux, ils peuvent à leur choix apaiser les Romains par sa mort ou le livrer vivant. On envoie à ce sujet une députation à César. Il ordonne qu'on lui remette les armes, qu'on lui amène les chefs des cités. Il installe son siège au retranchement, devant son camp: c'est là qu'on lui amène les chefs; on lui livre Vercingétorix, on jette les armes à ses pieds. Il met à part les prisonniers héduens et arvernes, pensant se servir d'eux pour regagner ces peuples, et il distribue les autres à l'armée entière, à titre de butin, à raison d'un par tête. » Pour toutes les citations des textes latins, on a utilisé les traductions en français publiées sous le patronage de l'Association Guillaume Budé par la société d'édition « Les Belles Lettres » de Paris.
- 24 Plutarque, *Vies parallèles: Alexandre et César*, XXXII. 6.
- 25 Voir, par exemple, *Anabase*, VI. 1: « ...ils lui disent le sentiment de l'armée, et chacun lui témoignant son dévouement s'efforça de lui persuader d'accepter le pouvoir. Pour Xénophon, la chose à la vérité le tentait: il pensait que c'était un moyen d'accroître sa considération auprès de ses amis et que son propre nom arriverait grandi à Athènes; il pourrait bien aussi, le cas échéant, procurer quelque profit à l'armée. Et ces réflexions le faisaient désirer être nommé général en chef; mais quand il venait de penser qu'aucun homme ne sait de quel côté l'avenir tournera, que pour cette raison il risquait de perdre même la gloire qu'il avait précédemment acquise, il ne savait à quoi se décider ».

- 26 Xénophon, *Helléniques*, III. 1: « Comment Cyrus rassembla une armée et marcha avec elle contre son frère, comment eut lieu la bataille, comment il fut tué, comment ensuite les Grecs furent sauvés en arrivant à la mer, tout cela a été raconté par Thémistogène de Syracuse ».
- 27 Plutarque, *Sur la gloire des Athéniens*, 345 E: « Xénophon a été son propre historien: il a raconté ce qu'il fit comme stratège, les succès qu'il obtint, en attribuant la composition de l'ouvrage à Thémistogène de Syracuse; c'était renoncer à sa gloire d'auteur afin d'obtenir plus de créance, en parlant de lui comme un étranger ».
- 28 A. Momigliano, *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, p. 86-89.
- 29 Polybe, XXXVII. 1 f: « Il ne faut pas s'étonner si tantôt nous nous désignons par notre nom propre, tantôt par des expressions communes comme après avoir dit cela, 'je' et encore 'tel est notre sentiment', car étant donné que nous avons été très impliqués dans les événements qui vont être racontés, il est nécessaire que nous changions les phrases nous concernant pour éviter, en avançant constamment notre nom, de choquer par la répétition et de contracter, sans nous rendre compte, un tic de langage insupportable en disant à tout bout de camp 'quand je', 'selon moi'. En revanche, nous souhaitons, en usant de toutes ces expressions et en les variant à chaque fois selon ce que requiert la situation, éviter autant que possible la lourdeur excessive qu'il y a à bavarder sur soi, puisqu'un tel discours est, par nature, inadmissible, bien qu'il soit nécessaire lorsqu'il n'est pas possible de montrer autrement ce qu'il est ».
- 30 On trouve des remarques similaires dans l'autre préface de Salluste: *La guerre de Jugurtha*, IV.
- 31 L. Canfora, « L'autobiografia intellettuale » dans le volume collectif *Lo spazio letterario di Roma antica*, III, Roma, 1991, p. 13-17.
- 32 R. Marchesi, *op. cit.*, p. 266.
- 33 Dans *Les devoirs*, III. 4, Cicéron manifeste un bizarre mépris de son activité intellectuelle. Lorsqu'il rappelle les circonstances qui l'ont obligé de se retirer de la vie publique, il apprécie que son choix, le refuge dans la création d'œuvres philosophiques, est moins honorable que celui de Scipion l'Africain qui s'est adonné à la méditation dans les moments de solitude ou de repos: « ... cet homme, tout à l'activité de son esprit et à l'examen des questions qu'il poursuivait dans sa réflexion, n'était jamais ni en repos ni tout seul; tandis que moi qui n'ai pas assez de force pour m'arracher à la solitude par la réflexion silencieuse, j'ai orienté tout mon zèle et tout mon soin vers ce travail d'écrivain. »
- 34 J. Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Édition L'artisan du livre, Paris, 1953.
- 35 Cornelius Nepos, *Titus Pomponius Atticus*, XVI. 3.
- 36 Cicéron, *Lettres à Atticus*, VIII. 14: « Je m'entretiens avec toi comme avec moi-même ».

- ³⁷ Cicéron, *Lettres à Atticus*, VII. 2; *Orator*, 161; *Tusculanes*, III. 44.
- ³⁸ Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, 1865, traduction en roumain par Joachim Nicolaus, Editura Științifică și Pedagogică, Bucarest, III, 1970, p. 328-329.
- ³⁹ E. Paratore, « Poetiche e correnti letterarie nell'antica Roma », *Quaderni della Rivista di Cultura Classica e Medioevale*, 10, 1970, p. 62.
- ⁴⁰ J. Granarolo, « L'époque néotérique ou la poésie romaine d'avant-garde au dernier siècle de la République (Catulle excepté) », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, I. 3, 1973, p. 278-360, surtout 295.
- ⁴¹ Voir. M.G. Bonanno, « L'io lirico greco e la sua identità (anche biografica?) », *Scrivere la propria vita*, p. 37-57.
- ⁴² R. Marchesi, *op. cit.*, p. 139-169, surtout 143-147.
- ⁴³ R. Martin et J. Gaillard, *Les genres littéraires à Rome*, Éditions Nathan, Paris, 1990, p. 361-362.
- ⁴⁴ Apulée, *Apologie*, 10.
- ⁴⁵ R. Marchesi, *op. cit.*, p. 108.